

Les petits chevaux de bois

Réal-Gabriel Bujold

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold, R.-G. (2000). Les petits chevaux de bois. *Brèves littéraires*, (55), 79–85.

RÉAL-GABRIEL BUJOLD

Les petits chevaux de bois

Une nonagénaire éteinte dans ses draps mais passionnément frétilante dans son cœur s'accroche aux barreaux de son lit et, pour faire comprendre qu'elle existe, parvient de peine et de misère à mordre dans son oreiller. Elle prend la main de Julien Leclerc, homme dans la quarantaine et visiteur « d'un soir de semaine » et bien sûr du dimanche, quand il s'approche d'elle au B-221. La chambre d'en face, la B-222, est moins vaste mais mieux éclairée. C'est celle de son père à lui. Atteint d'une tumeur au cerveau, il superpose des blocs imaginaires pour en faire des constructions d'espérance et puis, il passe une bien grande partie de son temps de « carcasse » frileuse en attente de mort certaine à tuer des mouches dans les airs. Quelquefois, il en attrape.

La dame en face vit dans un monde de grande lumière, toujours couchée sur le dos, geignant faiblement quand s'échappent de son corps les infectes matières fécales de sa vie et Julien s'approche quand même parce que le parfum de la dame lui rappelle son enfance en sa « province reculée ». Même si elle est attachée pour ne pas tomber en bas de sa couchette, elle devient sa thérapeute lui permettant de comprendre pourquoi, lorsqu'il était petit, il s'est échappé aussi longtemps dans ses culottes (en fait,

jusqu'en troisième année). Aucun disciple de Freud ou de quelque « ramancheux des esprits » que ce soit n'a jamais pu l'éclairer là-dessus. Quand il s'en rappelle, c'est comme si les lignes du roman controversé *Le Parfum* de Süskind défilaient d'une seule traite dans sa tête.

« *Confiteor Deo omnipotenti...* » Par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute.

La dame allongée dans son lit comme dans son cercueil s'appelle Hélène Paris. Elle a quatre-vingt-onze ans (c'est écrit sur le carton près de la lampe). Hélène Paris, c'est bien sûr tout à fait prédestiné, un peu comme une Hélène de Troie réincarnée. Julien Leclerc, lui, a déjà eu pour maîtresse de vacances d'été une belle Hélène mariée à un médecin fortuné de qui elle ne voulait pas se séparer.

« *C'est tout un exploit, mon homme, de faire comme si de rien n'était quand tout un chacun te "reluque" pis te "tchèque" en dessous du nez en se posant des questions !* »

Quand Julien pénètre dans la chambre B-221, c'est comme s'il entrait dans une chapelle d'odeurs-souvenances et qu'il s'approchait ainsi au cœur du problème jailli de son enfance et tatoué en son « moi » profond. La vieille dame réagit toujours à sa présence. Elle se met à gémir et à se plaindre encore plus et lui prend la main. Jamais personne d'autre ne vient la voir. Ça fait deux ans que c'est comme ça, depuis que le père Leclerc, un ancien alcoolique encore plus

généreux que les blés et qui est le père de Julien, se meurt de quitter ce bas monde dans la B-222.

Quand Julien est à ses côtés, Hélène Paris attrape ses vingt-quatre ans par « la queue de coat » de sa jeunesse et son immense beauté illumine alors les murs de la chambre comme autrefois le perron de l'église à la sortie de la messe du dimanche. Parée de ses plus beaux atours et vêtue d'une robe de satin rose, cette beauté qui enjolivait autrefois le décor de sa campagne près du fleuve fait maintenant partie des histoires légendaires de ce coin de pays. Quand on parle de la belle Hélène de Laurier-Station, ce n'est pas rien...

Aujourd'hui, cette même beauté s'enroule dans les mélodies de la musique-thème du film « qu'on tourne » quand Julien entre dans sa chambre et pénètre dans le ventre du gros cheval de bois. Pour la minute, il se projette dans la mythologie et devient le guerrier Alexandre Pâris, fils de Priam et d'Hécube, celui qui déclencha, tout le monde le sait, la Guerre de Troie.

Ici, c'est bien clair qu'elle n'aura pas lieu, cette guerre. Mais dans la vraie vie du début du XX^e siècle, il est le romantique Alexandre Pâris, époux d'Hélène. Ils sont tous les deux dans la vingtaine. Lui, fort et beau, laboure les champs ; elle va lui porter de l'eau. Ils s'allongent sous un arbre et l'amour se charge de faire le reste et de leur accorder un troisième enfant. Pour ses *flôts*, il va bricoler et gosser de petits chevaux de bois sur lesquels ils vont se bercer longtemps

en chantant des comptines douces.

Dans le ventre du bonheur et des beaux chants d'église entonnés à partir du jubé, couchée dans son lit blanc d'hôpital où les parfums étonnent encore, la femme âgée demande à son époux de se rendre au magasin général et d'aller acheter de la mélasse, de la farine, du fil noir et du gros sel pour les conserves d'automne.

— Get up, Charlie ! Attelle le cheval, emmène les petits avec toi, ils s'ennuient durant la semaine quand t'es aux chantiers, mon bel Alexandre ! Get up, Charlie ! Reviens pas trop tard ! Tu sais comme je m'inquiète. Laisse la lumière allumée...

Attelle le cheval ! (lui, c'est Charlie). Sors de son ventre, Julien. Rien ne sert de s'y cacher, il n'y a rien à attaquer. T'es un amoureux en or pour une femme née au tout début du siècle. Comme elle est heureuse dans son lit blanc d'illusions au centre d'accueil quand tu te donnes la peine d'entrer dans la B-221 et de voltiger à travers les siècles et de jouer à devenir son amant de Troie ou son Alexandre de Laurier-Station près du fleuve. Elle a l'instinct farouche d'être la femme au fil des siècles, d'être simplement celle que tous les hommes, à travers les époques, ont toujours trouvée divinement belle. Celle qui sera encore la plus belle quand elle renaîtra ailleurs, en un autre lieu...

* * *

Le père Armand Leclerc a fini par mourir et on l'a enterré *tout rond* comme une bûche de bois vert dans son village d'origine. Julien est retourné quelques fois au centre d'accueil où l'attendait toujours Hélène Paris. Elle a fini par franchir le cap de ses quatre-vingt-quinze ans puis, il n'a plus trouvé le temps d'enfiler les habits de ses « Alexandre » d'amants et il l'a oubliée. Personne d'autre n'a jamais dû aller la voir, la dame Hélène.

Puis un jour, en parcourant les pages des avis de décès, il a lu : « Au Centre Drapeau-Deschambault, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, est décédée dame Hélène Nault, épouse de feu Alexandre Paris, autrefois de Laurier-Station ».

La dépouille mortelle était exposée au salon funéraire de la petite localité de Saint-Janvier dans les Basses-Laurentides.

C'était au début du printemps. Timidement, Julien est entré dans le salon et a enlevé sa casquette. Il n'y avait que quelques personnes dans la place. Un certain nombre de gerbes de fleurs, des odeurs différentes de celles auxquelles la dame l'avait toujours habitué et la dame elle-même dans un vrai cercueil, un chapelet entortillé entre ses doigts joints et naturellement froids. Il s'est approché d'elle et a murmuré quelques prières. « *Confiteor Deo omnipotenti...* » Et puis, d'autres odeurs sont venues et une grande tristesse a envahi le salon. Julien s'est retourné pour offrir ses condoléances aux gens présents. L'un des hommes a ouvert la bouche pour bâiller et une femme

s'est approchée pour lui demander :

— Puis-je savoir qui vous êtes ?

Julien s'est senti comme le neuvième pion noir sur un échiquier tout blanc. Il a bafouillé :

— En fait, euh... Je m'appelle Julien Leclerc et je connais madame depuis longtemps.

Les deux femmes ont paru surprises. L'homme assis a continué de bâiller :

— Madame est notre mère à nous trois.

— Mes plus sincères condoléances (encore une fois). C'est que... au centre d'accueil où elle résidait, enfin... elle occupait la chambre juste en face de celle de mon père. Deux fois par semaine, je traversais afin de lui tenir compagnie.

Les trois enfants d'Hélène l'ont regardé d'un seul œil de cyclope comme s'il venait véritablement de sortir du ventre du cheval de Troie. Ils se sont même étonnés :

— Mon Dieu ! Depuis toutes ces années. Et nous n'avons jamais eu l'honneur de vous rencontrer !

Julien s'est tourné vers Hélène qu'il a regardée dans sa tombe. Il a vu comme elle avait dû être belle et

l'instant fragile d'une fraction de seconde, se berçant lui-même sur les doux souvenirs de son petit cheval de bois, il a eu l'instinct farouche de répondre :

— Moi non plus, je n'ai jamais eu l'honneur de vous rencontrer !